

Son père

Robert Gray

Number 77, Summer 1998

Le père

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13713ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gray, R. (1998). Son père. *Moebius*, (77), 119–128.

SIR ROBERT GRAY

Son père

*Relations avec le père tordues
Vie tout entière complètement foutue.**

Il était assis dans son minuscule jardin à admirer les dahlias. C'était la première année qu'il en avait planté parce qu'il s'était rappelé l'an dernier que c'étaient les fleurs préférées de son père. Il avait oublié, comme il avait à peu près tout oublié depuis qu'il était mort, il y a une dizaine d'années. En fait, son père avait détesté les fleurs. Probablement parce que sa mère en était folle. Ses parents avaient vécu ce genre de mariage. Sauf les dahlias. Aussitôt qu'il avait acheté cette petite maison en banlieue de Montréal, la première chose qu'il avait faite avait été d'en planter partout où il avait pu. De toutes les sortes, de toutes les couleurs, de toutes les grosseurs.

Lui, il les avait détestés. Parce qu'il savait qu'ils servaient à faire du mal à sa mère, elle qui avait demandé partout où ils avaient habité avant qu'il lui plante quelques fleurs, des roses surtout, et des glaïeuls, qu'elle affectionnait particulièrement parce qu'ils fleurissaient toujours pour son anniversaire. Mais son père s'était obstiné. Et n'avait jamais planté de fleurs. Sauf à sa retraite, et uniquement des dahlias.

Et cette année, ses tout premiers dahlias à lui fleurissaient déjà, bien avant la période prévue dans ses livres d'horticulture. On était seulement à la dernière semaine de juin et déjà les premières fleurs étaient toutes ouvertes et énormes, trois fois ce qu'il avait lu qu'elles allaient être. Des papagenos, qui lui rappelaient la couleur des cheveux de sa grand-mère à la fin de sa vie. Une de ses filles l'avait finalement convaincue d'abandonner son éternel shampoing bleu pour adopter ce brun champagne

* Vieux proverbe chinois trouvé dans un *fortune cookie*.

qui lui donnait, avec ses sourcils trop épilés et ses problèmes de thyroïde, un air constamment surpris quand elle le regardait pour lui parler dans le blanc des yeux. Il l'avait adorée.

Ce matin de fin juin, donc, il était assis dans son minuscule jardin – minuscule parce qu'il l'avait voulu ainsi quand il avait acheté la maison, tout d'abord pour avoir un stationnement et un garage, et ensuite, parce qu'il avait tenu absolument à l'entretenir seul, sans l'aide d'un jardinier – à prendre son thé (il ne buvait jamais de café en se levant) et à admirer les dahlias qu'il avait plantés au printemps à la mémoire de son père, comme un geste ultime, avait-il pensé, de réconciliation. On a beau dire ce qu'on voudra, les symboles sont importants dans la vie.

Il n'avait jamais beaucoup pensé à lui depuis qu'il était mort. Une fois l'an, il allait mettre au mois de mai un bouquet de son muguet sur sa tombe dans le petit cimetière anglican où il était enterré près de sa dernière maison, maison que sa sœur habitait maintenant avec son mari stérile. Et des fois, comme ça, dans un déjà-vécu proustien, un souvenir lui était remonté sans avertissement. S'il avait été plaisant, il s'était arrêté et avait pris le temps de le savourer quelques instants; s'il avait été mauvais, il l'avait chassé tout simplement. Son père avait été le plus grand amour de sa vie et ces histoires-là ne sont jamais simples.

Le tout premier souvenir qu'il avait était celui de son père lui donnant des biscottes et un biberon chaud avant de partir travailler. Il dormait encore dans un *crib*, comment on dit ça *crib* en français?, et son père lui disait, le manteau sur le dos: *Be a good boy now. Don't wake mommy up. You know she's tired and she needs to rest, you know that, don't you. She'll come and fetch you when she wakes up. You'll be all right?* Et lui lui souriait de toutes les petites dents blanches qu'il avait: vingt. Son père était encore dans la R.C.A.F. le jour, mais avait démarré le soir à la maison sa petite entreprise de dessin industriel. Il avait installé sa table à dessin dans sa chambre à coucher et travaillait toute la nuit en faisant le moins de bruit possible pour ne pas le réveiller. Et au petit matin, juste avant de partir, il changeait sa couche et chauffait le lait. Après

le départ de son père, il mangeait les biscottes puis ensuite, prenait le biberon, se couchait et se rendormait jusqu'à ce que sa mère vienne le chercher. Il avait été un bébé facile. Il n'avait pratiquement jamais pleuré, c'est ce qu'elle avait dit jusqu'à la fin de sa vie. Sa sœur et son frère avaient été une tout autre histoire. C'est pour ça que son père, à leur naissance, avait commencé à l'emmener avec lui à son bureau. Ses affaires allaient bon train, il avait quitté l'Air Force, et un jour, pris de court, il l'avait même traîné avec lui à un rendez-vous parce qu'il n'avait trouvé personne pour le garder. Après, il avait raconté à tout le monde comment il avait décroché cette première affaire énorme, un gros contrat avec Bell Canada, grâce à ce petit bout de chou qui s'était avancé vers le président quand il les avait reçus, un peu étonné, pour lui serrer la main et lui demander: *How are you sir?* Son père avait su tout de suite que c'était dans le sac quand il avait vu le président sourire. Ils s'adoraient l'un l'autre.

Le premier anniversaire dont il se souvenait, c'était justement son deuxième, le dernier où il allait être enfant unique. Sa mère accoucherait des jumeaux pas longtemps après. Son père lui avait donné une petite piste de course en métal, le plastique n'existait pas encore à cette époque je pense, avec deux minuscules autos qu'on remontait avec une clé et qui faisaient stupidement le tour de la piste. Il avait trouvé le cadeau idiot, mais le regard que son père portait sur lui avec dedans toute l'anxiété et la joie de lui plaire avait fait qu'il avait, sans même se forcer, fait semblant d'être le plus heureux des bambins. Il s'était jeté à son cou et lui avait dit en l'embrassant sur la joue: *Oh daddy, daddy, thank you, thank you. I just love it so much.* Il avait cru comprendre, ce jour-là, qu'en amour, il fallait tout faire pour ne pas blesser celui qu'on aime, quitte à mentir. Il ne se doutait pas qu'il était bien trop jeune, qu'il venait de s'attacher à la cheville un boulet de taille dans ce chemin cahoteux qu'est l'amour. *On the bumpy road to love* que chantait Billie.

Son père avait continué de l'emmener presque tous les jours au bureau avec lui et même souvent prendre le lunch avec d'autres hommes d'affaires au Windsor ou au Queen's. Il lui avait enseigné des manières impeccables.

Il n'adressait jamais la parole le premier et attendait toujours qu'on s'adresse à lui avant de dire quoi que ce soit, et ce, le plus succinctement possible. Et surtout, il avait appris à ne jamais interrompre une conversation. Il avait compris que ses propos, pour les adultes qui l'entouraient, n'étaient que d'un intérêt très limité.

Puis, à cinq ans et demi, on lui a fait commencer l'école. Dès les premiers mois, il est vite devenu évident qu'on avait affaire à un enfant doué d'une intelligence supérieure à la moyenne. Son père, à son premier bulletin, avait été si fier de lui qu'il avait su que pour continuer à lui plaire, il lui fallait continuer à être dorénavant toujours premier de classe. Ce qu'il fut, jusqu'à la fin de ses études, malgré ses difficultés en maths qui baissaient sa moyenne et qu'il devait compenser par des 97, 98, 99 et même des 100 % dans les autres matières. Ce qui ne lui était pas trop difficile, quoique s'il s'était écouté, il aurait préféré être un des cancre de la classe. Ça semblait tellement plus relaxe et surtout beaucoup plus amusant, sans compter qu'il en avait les dispositions essentielles: il était de nature d'une paresse sans borne et il adorait rire, ce qu'il cachait bien pour ne pas déplaire à son père qui, lui, riait rarement. C'était un homme sérieux, qui aimait les discussions sérieuses.

Et il lui semblait qu'avec ces tous petits efforts, il garderait ainsi pour toujours l'amour que cet homme lui portait.

Il y avait pourtant une ombre au tableau. En fait un nuage qui devenait de plus en plus gros au-dessus de sa petite vie choyée et heureuse. Il avait observé, après la naissance des jumeaux, que sa mère avait commencé à repousser son père quand il s'approchait d'elle. Dès qu'il voulait l'embrasser, par exemple dans la cuisine alors qu'elle supervisait les derniers préparatifs avant le dîner, elle tournait la tête et disait: *Paul, not in front of the children*. Au début, elle l'avait laissé faire à l'occasion, mais jamais à pleine bouche comme il les avait vus s'embrasser avant la naissance des jumeaux. Puis avec le temps, cela était devenu de plus en plus automatique. Et un jour, il est rentré à la maison avec une copie à faire: *I will never use filthy language again*. Quand son père avait

découvert ce qu'il faisait si longtemps assis au bureau dans sa chambre, il s'était mis dans une colère telle qu'il avait fait pipi dans son pantalon. Il n'avait même pas eu la chance d'expliquer que ce n'était pas lui, que c'était un cancre justement qui avait dit à la prof *slut* et que toute la classe avait ri parce qu'elle le méritait bien mais qu'il n'y était pour rien, que lui n'avait pas ri, qu'il avait rougi mais qu'elle ne l'avait pas vu et qu'il payait pour les autres. Et après cette première fois, à la moindre contrariété, il lui avait semblé, son père s'était mis à lui faire des colères. Pour des riens. Ou encore pour des choses avec lesquelles il n'avait rien à voir. Mais souvent après qu'il avait entendu sa mère lui dire: *No, Paul, not tonight, sorry*. Des colères qui le faisaient trembler de peur. Toujours suivies de punitions: *Go to your room, young man. Right now. And no dinner for you, mister. You go straight to bed and no lights on. Do you hear me?* Une chance que leur *nanny*, Mrs. Wright, lui montait toujours un petit plateau en cachette.

Au début, enfermé dans le noir de sa chambre, il avait cherché ce qu'il avait bien pu faire de si horrible pour mériter un tel traitement. Mais comme il n'avait jamais réussi à trouver d'explications valables, il avait abandonné et s'était soumis finalement à ces traitements sans questionnement. Sauf que chaque colère, chaque punition avait grugé un peu de cet amour inconditionnel qu'il avait pour son père. Et jamais après il n'était venu dans sa chambre s'asseoir sur le bord de son lit pour lui parler, faire la paix, et lui raconter une histoire comme il l'avait fait avant.

Il avait neuf ans quand un samedi après-midi, ils étaient allés tous les deux chez Eaton's acheter il ne se rappelait plus quoi. Son père avait eu de la difficulté à garer la voiture et ils avaient dû marcher un bon bout avant d'arriver au magasin. Comme d'habitude, il lui avait pris la main et comme ils arrivaient sur la rue Sainte-Catherine, son père lui avait dit: *You're a bit old now to hold my hand like that, don't you think so?* et avait retiré sa main et l'avait mise dans la poche de son manteau. Lui ne trouvait pas. Mais son père n'avait pas attendu qu'il donne son opinion. C'est le premier souvenir qu'il a d'avoir eu le

cœur serré et la gorge étranglée à force de retenir ses larmes. Plus tard, chaque fois qu'un garçon de qui il sera follement amoureux lui dira: *Louis, I don't think this is working out*, c'est cette sensation-là qui lui reviendra.

Il n'avait pas pleuré. Mais ce jour-là il a commencé à haïr son père.

Quelques années ont passé, comme ça, à chaque colère la haine remplaçant petit à petit l'amour, puis la puberté est arrivée. Enfant, on avait toujours dit qu'il ressemblait à sa mère et c'était pour lui un compliment parce qu'il la trouvait belle. C'était effectivement une assez belle femme. Son père, lui, n'était pas bel homme. Tout le monde s'accordait là-dessus. Il avait des yeux bruns mornes, une petite bouche serrée qu'il camouflait derrière une moustache bien taillée. Et un nez énorme que rien n'aurait réussi à cacher. Aquilin, comme ceux qu'on peut voir dans le dictionnaire accrochés au profil des bustes de certains empereurs romains. Une monstruosité. Et qui venait d'on ne savait où. Parce que la famille de son père se targuait de n'avoir aucune goutte de sang latin dans ses veines. Pourtant, le nez était là, bien planté dans toute la famille paternelle.

À onze ans, un matin, en se regardant dans la glace, il s'aperçut que son nez avait commencé à s'allonger. L'horreur qu'il en ressentit prendrait vingt-cinq ans à s'estomper. Et plus son nez grossissait, plus il haïssait son père et moins il se regardait dans les miroirs. À partir de cette époque, chaque fois qu'on allait prendre les photos pour le *yearbook*, il trouvait une défaite pour s'absenter. Il n'y a d'ailleurs aucune photo de lui entre onze ans et dix-huit ans. Et à dix-huit ans, une seule, sur son passeport, qu'il a conservée parce que la photo avait été prise de face et qu'avec ses longs favoris qui lui descendaient jusqu'au menton, il s'était trouvé pas mal. Et plus tard, vers vingt ans, il aura lui aussi une moustache qui fera que son visage trouvera à ses yeux un certain équilibre et qu'il gardera jusqu'à trente-six ans, quand son père mourra et qu'il commencera à faire la paix avec ses démons. Mais j'anticipe.

Cette épreuve, toutefois, ne l'avait pas surpris outre mesure. Il avait su, dès qu'il avait commencé à haïr son

père, que la vie allait l'en punir un jour et son nez, il l'avait reconnu tout de suite, était la punition qu'elle lui avait concoctée.

Ce qu'il ne savait pas, hélas! et qu'il ne saura jamais, pauvre lui, c'est que son père n'aura jamais cessé de l'adorer.

Lui non plus ne comprenait pas très bien les colères qu'il lui faisait et les punitions qu'il lui infligeait et qui devenaient de plus en plus longues et de plus ne plus fréquentes. Sa femme ne voulait absolument plus de sexe. Un soir, le dernier soir où il s'était essayé, elle lui avait dit: *Paul, if you must, please do it in the bathroom. I find the whole thing rather repulsive. I would appreciate it if you'd never try to touch me again.* Ce n'est pas facile d'entendre ça de la femme qu'on a le plus aimée au monde. Puis les affaires n'allaient pas toujours comme il le voulait. Après le contrat de la voie maritime du Saint-Laurent, il y avait eu un creux qui avait failli l'engouffrer. Et les jumeaux n'étaient pas faciles. Même Mrs. Wright avait voulu quitter à deux ou trois reprises et il lui avait fallu plaider et finalement embaucher une fille au pair, la plus laide possible pour ne pas être tenté, Audrey, pour réussir à la garder. Mrs. Wright, évidemment. Et son petit homme, stoïque, qui ne disait jamais rien et qui ne se plaignait pas. Et qui se refermait de plus en plus. Qui ne lui sautait plus au cou depuis longtemps maintenant quand il rentrait à la maison le soir. Une fois, il avait six ans, et il avait été retenu un week-end à T.O. pour affaires, et Mrs. Wright lui avait raconté à son retour comment Louis avait erré l'âme en peine dans toute la maison en lui demandant: *When is daddy coming home?* Il lui avait crevé le cœur.

À sept ans, il avait voulu jouer du piano et il lui avait fallu toute sa ruse pour que son beau-frère Fernand accepte de lui expliquer qu'il était trop vieux, déjà, pour devenir pianiste de concert, qu'il aurait fallu qu'il commence à cinq ans, que c'était déjà beaucoup trop tard. Ça lui avait brisé le cœur. Mais la musique n'est pas une profession, du moins c'est ce qu'il croyait. Louis, à partir de ce moment-là, avait semblé complètement perdu et il voyait bien qu'il s'était trompé. Quoi faire? Il avait développé, enfermé dans sa chambre, une véritable ob-

session de la lecture. Il fallait donc l'y pousser. *English lit it should be, English lit it will be*. Coûte que coûte. Mais ça n'allait pas être facile.

Et ça n'avait pas été facile. À seize ans, toute cette haine qui était sortie comme un ouragan et qui lui avait presque fait perdre pied. Il avait pleuré, lui qui n'avait jamais pleuré de sa vie. Louis lui avait dit un jour, crié plutôt, que si c'était ça que d'être un homme, il aimait mieux mourir. Parce qu'il s'était mis en tête de faire de lui un homme. *Act like a man, son. Take it like a man*.

Mais Louis avait été bon garçon malgré tout. Il l'avait écouté et il avait même fait une maîtrise à McGill. Il avait été fier de lui. Et avec le temps, il était devenu un bel homme, malgré la période atroce qu'il avait traversée à l'adolescence. C'est dommage qu'il ne partageât pas son avis, parce qu'il se serait vite rasé cette affreuse moustache qui cachait les lèvres sensuelles que sa mère lui avait léguées, avec ses immenses yeux bleus et son abondante chevelure noire ondulée. Et le nez, petit cadeau qu'il lui avait fait, était plus joliment posé que le sien, Dieu merci. La seule chose qu'il trouvait étrange, c'est que Louis soit si petit: il faisait à peine 5'8", alors que même sa sœur faisait 5'10". Étrange.

Ce qu'il ne savait pas, c'est que Louis, quand il avait vu son nez comme ça s'allonger, s'allonger et réalisé qu'il allait ressembler finalement à son père, avait décidé un matin, à treize ans, qu'il allait au moins ne pas être aussi grand que lui. Il mesurait déjà 5'8" et aurait dû normalement atteindre les 6'2", 6'3" qui étaient inscrits dans ses gènes. Mais après l'âge de treize ans, il n'a pas grandi d'une seule ligne. C'est vrai, je le jure.

Et quand il avait décidé à vingt-sept ans de faire ses études en musique, il n'avait rien dit cette fois-là. Il avait croisé les doigts. Quel avenir y aurait-il pour lui? Peu importe. Enfin, il faisait ce qu'il avait toujours voulu faire, et cette fois, il allait l'encourager.

Sauf que Louis, qui avait toujours continué à vivre pour plaire à son père, envers et contre toutes les mers et marées, avait décidé, à vingt-sept ans, que c'en était assez et qu'il allait devenir le plus grand baryton de tous les temps, plus grand même que Sherill Milnes. Et quand,

de succès en succès, de Montréal à Toronto, de New York à Londres, puis finalement en Allemagne où il a vite eu tout le monde de l'opéra à ses pieds, son père à chaque étape l'a louangé, il ne l'a jamais cru et s'est toujours méfié de lui, jusqu'au dernier jour de sa vie, croyant que c'était une tactique de sa part pour reprendre sur lui le contrôle qu'il avait perdu. Pour le manipuler, encore une fois.

Que la vie est étrange.

Il n'avait jamais cru à la sincérité de son père. Il avait continué à croire qu'il aurait préféré avant tout qu'il devienne un grand écrivain. Que finalement, comme beaucoup de pères, il réalise le rêve que lui n'avait jamais réalisé. Et finalement, à sa grande surprise, c'est pour ça que la vie ne cesse jamais d'étonner, c'est ce qu'il allait faire.

Toute sa vie, son père lui avait parlé d'une histoire qui s'était passée quand il était enfant en Abitibi. Son père, le grand-père de Louis, avait été p.-d. g. d'une compagnie d'exploitation forestière. Jusqu'à ses études pré-universitaires, Paul, donc, avait vécu avec ses parents dans un petit bled perdu de ce coin de pays qui était relié à la civilisation par le chemin de fer seulement. Et il s'était passé là des choses bizarres. Concernant le bébé de Lindbergh. Son père lui en avait souvent parlé. Et quand il avait pris sa retraite, il s'était mis à faire des recherches et était retourné sur place, parler à des gens, aux États-Unis et en Abitibi, avait lu toute la documentation et avait tout consigné dans un dossier. Pour écrire un livre. Puis l'accident était arrivé justement au moment où, avec sa mère, il se rendait à La Sarre, interviewer un vieux monsieur qui avait, semblait-il, de précieux renseignements à lui donner. Un vieux garde forestier qui avait travaillé pour son père. Ce fut un accident étrange, dans le parc de La Vérendrye, et quand lui et les jumeaux étaient allés récupérer les corps et la voiture, il ne restait aucun bagage dans le coffre arrière et la SQ leur avait dit qu'il n'y avait rien d'autre que ce qu'ils avaient trouvé. Pourtant, son père leur avait bien dit qu'ils parlaient pour deux semaines, ce qui voulait dire que sa mère emporterait au moins quatre valises, ils le savaient par expérience.

Puis, quand ils avaient fait le ménage de la maison, avant que sa sœur, qui l'avait reçue en héritage, n'y em-

ménage, ils n'avaient rien trouvé dans les papiers paternels qui ressemblaient au fameux dossier du bébé Lindbergh dont il avait tant parlé.

Et juste l'autre jour, le 24, sa sœur lui a téléphoné presque hystérique pour lui dire de venir tout de suite. Quand il est arrivé, elle l'a tout de suite emmené au sous-sol qu'elle et son mari faisaient rénover, et au-dessus de l'endroit où avait été le bureau de son père, elle a soulevé une vieille tuile acoustique et là, sur la poutre, se trouvait un immense dossier en carton brun, vous savez, en accordéon avec des lacets bruns. C'était le dossier du bébé Lindbergh. C'était marqué dessus au crayon feutre noir: Lindbergh. Il l'avait emporté chez lui. Et hier soir, en s'endormant, il avait décidé qu'il allait tout lire et qu'il allait terminer ce que son père avait commencé. Comme une réconciliation. Une autre. Combien y en aurait-il?, il ne le savait pas. Peut-être autant qu'il y avait eu de brisures. Ce n'était plus important.

De toute manière, il avait tout son temps maintenant.

Et à l'automne enfin, il allait enregistrer pour l'éternité et pour Deutsche Grammophon son chef-d'œuvre, son *Wozzeck*, celui qui l'avait révélé au monde, celui qui l'avait mis au monde. Le plus grand baryton de tous les temps, disait-on maintenant de lui partout où il chantait. La route avait été longue et ardue. Son père aurait été fier de lui. C'était la première fois depuis longtemps, très longtemps, que cette pensée traversait son esprit. *Gosh* que tout cela était loin maintenant. Et que les dahlias étaient beaux.

Merci au bureau du Dr Collins, mon dentiste, et à sa réceptionniste, Anna.

Son père est le premier chapitre de mon prochain roman: *Louis Mountbatten, sa vie et son œuvre*. Il y aura une vingtaine de chapitres, dont plusieurs, sinon tous, pourront être publiés sous forme de nouvelles.